

Équilibrer les cultures

M : As-tu un équilibre entre ta culture d'origine et ta nouvelle culture ?

A : Oui, parce que chez-nous, mon beau-père était Canadien et ma mère était Philippine, ainsi, les cultures d'un Canadien et d'une Philippine sont mélangées ensemble. Mon père nous apprend ses traditions et ma mère lui apprend aussi les traditions des Philippins.

J : As-tu de la difficulté à garder un équilibre entre ta culture canadienne et ta culture d'origine ?

H : Je pense que oui, ouais. Quand tu viens d'un pays différent, tu n'as pas l'habitude des coutumes d'ici. Comme, tu es habitué à la façon dont c'est à la maison et tu fais comme tout le monde. Quand tu apportes la culture canadienne chez-toi, peu importe d'où tu viens, tu la mélange avec ta culture et c'est très déroutant parce que tu ne sais pas comment l'expliquer à ses parents, comme, c'est ce qui se passe ici mais en même temps, quand tu entre dans cette maison, tu oublies ça car tu es à la maison.

Rose-Eva : Bonjour et bienvenue à Unheard Youth. Nous sommes un podcast créée au Centre for Race and Culture. Notre focus est de donner une les voix aux jeunes nouveaux arrivants partout au Canada et sur ce qu'ils ont à dire sur l'identité, la migration et l'appartenance. Je suis votre hôte, Rose-Eva Forgues-Jenkins.

Au début de cet épisode, on a entendu deux jeunes différents. Le premier clip a été enregistré par des jeunes à l'école secondaire McNally et le deuxième clip vient d'un groupe de jeunes nouveaux arrivants, le Sky Club. J'ai choisi ces clips parce qu'ils comportent tous les deux le thème de la connexion pour cet épisode. Cet épisode s'intitule « Équilibrer les cultures et autres conversations avec des jeunes d'Edmonton. »

Tout d'abord, on entend les jeunes de l'école secondaire McNally. Ils parlent de leurs histoires de migration et de la vie qu'ils mènent présentement au Canada. Par la suite, les jeunes du Sky Club nous parlent des différences entre la culture canadienne et leur culture d'origine. Mais tout d'abord, un peu plus d'informations sur la ville d'Edmonton.

Edmonton est la seule ville où on n'a pas eu à se déplacer car le Centre for Race and Culture est situé à Edmonton. Voici quelques faits que j'ai trouvés.

Edmonton compte un peu plus d'un million d'habitants, ce qui en fait la cinquième ville en importance au Canada. La ville est communément appelée « la porte d'entrée du Nord » en raison de ses liens étroits avec toutes les industries pétrolières et gazières. Finalement, Edmonton est le foyer de l'équipe de hockey les Oilers.

La ville s'est beaucoup développée ces dernières années avec une augmentation de 11 % de sa population depuis 2011. Avec l'augmentation de la population, il y a également eu une augmentation du nombre des minorités visibles, qui est passé de 21 à 37 pourcent. On sait donc

que la ville grandit et change rapidement. Mais que font les écoles et les groupes communautaires pour accueillir cette diversité qui augmente ? Pour le savoir, j'ai eu un entretien avec des gens qui travaillent avec les nouveaux arrivants à Edmonton.

Tout d'abord, on va entendre Lindsay Babiuk, coordonnatrice de l'apprentissage de la langue anglaise à l'école McNally ainsi que Jonathan Spanner, animateur jeunesse à Actions for Healthy Communities, qui se joint à nous.

Voici notre entretien au sujet des programmes qu'ils offrent aux élèves nouveaux arrivants de la classe de Lindsay.

Lindsay : Salut, je m'appelle Lindsay Babiuk. Je suis la coordinatrice de l'ELL à l'école secondaire McNally.

Jonathan : Je m'appelle Jonathan Spanner. Je travaille avec un organisme sans but lucratif de la ville d'Edmonton appelé Actions for Healthy Communities. Ce que je fais précisément, je viens dans la classe de Mme Babiuk une fois par semaine, le vendredi matin, et j'aide les enfants ELL à apprendre, non pas les rudiments de l'anglais, mais vraiment les autres choses nécessaires à l'apprentissage de la langue.

Ainsi, les compétences culturelles, l'estime de soi, les compétences en milieu de travail et les différentes choses dont ils peuvent avoir besoin mais qui ne se retrouvent peut-être pas dans leur programme d'études régulier. Je suis dans cinq ou six écoles différentes et je fais une ou deux excursions avec mes différentes classes durant la semaine. On en a eu quelques-unes avec McNally. L'une d'elle a été un peu désastreuse. On voulait aller au labyrinthe en mais mais il pleuvait trop et c'était inondé, alors on a dû emmener les enfants faire une promenade. On est allé dans un parc pour chiens et on a marché pendant une heure. Finalement, c'était vraiment bien. Pour être honnête, les enfants ont aimé ça.

Lindsay : Ils ont fait ça !

Jonathan : Alors, c'était vraiment bien. On devait aller à la galerie d'art. C'est tellement différent, c'est un endroit que si tu avais grandi au Canada, tu y serais allé et ce serait un souvenir important de ton enfance. C'est ce que j'aime vraiment, quand je vais dans ces endroits avec les jeunes, je les vois faire des choses pour la première fois, alors que les élèves nés au Canada l'ont fait quand ils avaient six ou sept ans. Ils ont 16 ans et sont un peu plus conscients de l'endroit où ils sont, alors c'est vraiment formidable.

On organise également des ateliers. On a eu un professeur de yoga la semaine dernière et je l'ai trouvé tout simplement incroyable.

Lindsay : Le programme a été vraiment génial. Je trouve que, à apprendre une langue, ces étudiants sont épuisés à la fin de la semaine mais ils attendent toujours avec impatience la session du vendredi. Ils apprennent et développent des compétences d'une manière vraiment amusante et engageante. Ils ne se rendent même pas compte qu'ils sont en train de développer ces compétences. Les jours où Jonathan n'est pas là, ils se demandent tous où il est, et pourquoi il

n'est pas là. C'est donc une belle façon de clôturer notre semaine et c'est aussi une très bonne occasion de bâtir la communauté au sein de notre classe. Les élèves se soutiennent toujours les uns les autres, en partie à cause de l'atmosphère amusante qui règne dans la salle de classe.

Rose-Eva : Oui, je me posais des questions sur le programme, Lindsay. En quoi le programme de l'ELL diffère-t-il du programme régulier ?

Lindsay : Mes élèves font partie de ce que nous appelons une cohorte ELL, alors ils passent une partie de la matinée avec moi, à chaque jour. On veut leur donner le soutien nécessaire, non seulement pour leurs cours académiques au fur et à mesure qu'ils avancent, mais aussi, pour qu'ils aient un sentiment d'appartenance à la communauté. Il est facile pour les élèves nouveaux arrivants au Canada de se perdre dans nos écoles secondaires. Et le fait d'avoir ce genre de cohorte ELL, ils peuvent se soutenir les uns les autres. Ils comprennent tous d'où ils viennent. Encore une fois, il est très important de bâtir cette communauté.

C'est la deuxième année qu'on opère ce programme et on a remarqué une très grande différence. Nos élèves se sentent à leur place ici. C'est la devise de McNally, « You belong Here », et les élèves peuvent vraiment dire que c'est vrai, ils sentent qu'ils appartiennent. Oui, il suffit de leur donner un endroit sûr, une personne disponible qui peut répondre à leurs questions sur les exigences d'obtention du diplôme ou sur les cours qu'ils devraient suivre, mais aussi, développer les compétences de base dont ils auront besoin pour leurs cours universitaires.

Jonathan : Juste cette semaine j'ai été dans six écoles ou plus, et afin de remplacer des collègues, j'ai travaillé dans une quinzaine d'écoles au cours de mes trois années de travail avec Actions for Healthy Communities. Je dirais que la culture de McNally est de loin la plus positive avec son développement communautaire, et je pense que cela est en partie dû au caractère formidable des enfants. C'est aussi de loin la classe la plus diversifiée, ce qui est vraiment, vraiment, incroyable à voir. Il y a 16 élèves de 10 pays différents ou 11 pays différents je pense, alors oui, c'est très diversifié. Ils s'encouragent les uns les autres.

Je me souviens, lors d'un jeu de Jeopardy je crois, un enfant avait de la difficulté à choisir une catégorie, et un autre enfant a dit : « C'est correct. Choisis avec ton cœur » et c'était vraiment très beau, et maintenant, c'est un peu ce à quoi je m'attends avec cette classe. Chaque vendredi c'est une expérience très positive et je crois que cela témoigne de la culture qu'ils ont ici à l'école.

Rose-Eva : Avez-vous une idée ce que d'autres programmes pourraient mettre en place pour que d'autres élèves nouveaux arrivants se sentent aussi accueillis ? À votre avis, quels sont les conseils les plus importants pour que ce programme connaisse un vrai succès ?

Lindsay : Je pense qu'il est très important pour les élèves d'avoir une personne à qui s'adresser à l'école. J'ai des étudiants qui étaient avec moi l'an dernier, qui sont maintenant au programme régulier et qui viennent me demander conseil pour différentes choses, simplement parce qu'on a eu l'occasion d'établir une relation et qu'ils sont à l'aise. C'est une chose très importante et tu sais, il suffit de leur donner une voix, de leur faire sentir qu'ils sont écoutés, qu'ils comptent et qu'il y a un endroit pour eux.

Rose-Eva (hébergement) : Vous venez d'entendre Lindsay Babiuk et Jonathan Spanner. On va maintenant entendre les élèves nouveaux arrivants de la classe de Lindsay. Les élèves se sont réunis en groupes et se sont posé des questions sur l'identité, la migration et l'appartenance. Il faut noter que certains élèves se sentaient plus à l'aise de s'exprimer dans une langue autre que l'anglais. On a adoré entendre la diversité des langues et des expériences qui étaient présentes dans la classe.

H : Bonjour. Je m'appelle Hazel. J'ai 15 ans et je suis originaire des Philippines. Je suis en 10e année.

Kunjika : Salut. C'est Kunjika. J'ai 16 ans et je viens du Népal.

K : Bonjour. Je m'appelle Kavu. Edmonton, Alberta. *[Parle népalais]*

H : Comment vous êtes-vous senti lorsque vous êtes arrivés au Canada pour la première fois?

Kunjika : Je me sentais très nerveuse et excitée quand je suis arrivée au Canada parce que le Népal et le Canada, c'est différent et c'est un pays différent. Ils sont comme, loin. Le Népal est très loin et le Canada est très loin. Et je veux faire l'expérience de la température qu'il fait au Canada, et des gens.

H : Pourquoi avez-vous immigré au Canada ?

Kunjika : Parce que ma famille vit dans un camp de réfugiés. Et les réfugiés n'ont pas beaucoup de nourriture et ma famille déménage dans un autre pays.

Shabir : Je m'appelle Shabir. Je viens d'Afghanistan.

Antonio : Je suis Antonio ---- et je viens de Syrie. Je vis ici au Canada ça fait un an.

Abi-J : Mon surnom est Abi-J. Je viens d'Érythrée, un pays d'Afrique de l'Est. Je suis ici depuis presque trois mois.

Antonio : Je suis venu au Canada parce qu'il y avait la guerre dans mon pays.

Shabir : Qu'est-ce qui vous manque de votre pays d'origine ?

Abi-J : Beaucoup me manque. Mon ami me manque. Mes camarades de classe, on était vraiment proche. On s'amuse bien, ça me manque.

Shabir : Avez-vous des stratégies qui vous aident à faire face à la situation ?

Abi-J : Oui, j'ai des stratégies comme le travail acharné, être gentils avec les gens, parce que je suis nouveau, je dois être gentil avec les gens afin d'apprendre les comportements dans ce pays et aussi leur culture.

Sofia : Bonjour. Je m'appelle Sofia. Je suis de ---. J'ai 16 ans et je suis une étudiante de McNally.

Samaher : Salut. Je m'appelle Samaher. J'ai 16 ans. Je suis ici depuis deux ans et demi.

Nafia : Bonjour. Je m'appelle Nafia. Je viens de Syrie. J'ai 15 ans.

Samaher : Sofia. Pourquoi as-tu immigré au Canada ?

Sofia : Je ne sais pas vraiment pourquoi. Je suis juste mon père. Il a eu, nous à venir.

Samaher : Nafia. As-tu changé quelque chose de toi-même en arrivant au Canada ?

Nafia : Non.

Sofia : Samaher, pourquoi as-tu immigré au Canada ?

Samaher : Parce qu'il y a une guerre dans mon pays.

Sofia : Vous vous sentez chez vous ici ?

Samaher : Ouais. Parce que j'ai ma famille, tout ce que je veux, comme avant.

Sofia : Samaher, qu'est-ce qui te manque de ton pays d'origine ?

Samaher : Tout me manque. Mon ami, mon autre famille. J'ai deux familles, en fait. Ma grand-mère. Tous ces gens, ils me manquent. Et ma maison me manque.

Et toi, Nafia ?

Nafia : Mon amie, ma maison et ma famille.

Marline : Je m'appelle Marline et je viens du Libéria. J'ai 17 ans et je suis en 11e année, à l'école secondaire McNally.

Angel : Je suis Angel. J'ai 17 ans. Je suis originaire des Philippines et je suis présentement en 11e année.

Mohamad : Je m'appelle Mohamad. J'ai 17 ans. Je viens de Syrie. Je suis en 11e année. J'étudie à l'école secondaire McNally.

Bonke : Je m'appelle Bonke. Je viens du Congo. J'ai 17 ans.

Marline : D'accord, Mohamad. Qu'est-ce qui fait de toi qui tu es ?

Mohamad : Qu'est-ce qui fait de moi qui je suis ? Ma personnalité et mon expérience des gens. Comme, on change à tous les jours, à chaque instant, mais chaque fois qu'on voit de nouvelles personnes, on change aussi, comme si je n'arrivais pas à croire maintenant que je... que je change beaucoup après avoir rencontré toutes ces gens. Et surtout quand j'ai déménagé au Canada, j'ai eu beaucoup de changements importants. Angel ? Qu'est-ce qui fait de toi qui tu es?

Angel : Ce qui fait de moi qui je suis, ce sont mes propres expériences dans la vie. Elles m'apprennent à être assez mature pour gérer les choses moi-même et de façon indépendante. Marline, qu'est-ce qui fait de toi qui tu es ?

Marline : Ce qui fait de moi qui je suis, c'est ma personnalité et la relation que j'ai avec ma famille et mes amis. Je suis toujours entourée de gens et j'aime rendre tout le monde heureux. Et tout le monde me rend heureux. Et oui, aider les autres, c'est ce qui fait de moi ce que je suis.

Mohamad : Angel. Te sens-tu chez toi ici ?

Angel : Oui, je me sens chez moi ici, car les gens t'accueillent chaleureusement et ne te mettent jamais mal à l'aise. Marline, tu te sens chez toi ici ?

Marline : Je dirais que oui parce que là d'où je viens, tout le monde aime faire ses propres choses et personne ne s'intéresse aux autres. Et ici, les gens accueillent tout le monde et ne t'ignorent pas. Et comme, ici, il y a plus de liberté et tu peux faire les choses que tu veux faire. Bonke, pourquoi as-tu immigré au Canada ?

Bonke : C'est parce que quelque chose est arrivé à mon pays, comme dangereux, ils tuent des gens, terroristes. Alors, c'est pour ça.

Angel : On a immigré ici au Canada parce qu'il y a beaucoup de possibilités ici et surtout pour les universités. Parce qu'aux Philippines, c'est trop difficile de trouver une université qui convienne à tes cours. Ouais.

Mohamad : J'ai immigré au Canada après la guerre qui s'est déroulée en Syrie. J'étais vraiment à l'aise dans mon pays et je ne pensais pas quitter mon pays un jour. Mais comme le danger ne cesse de grandir, notre famille décide de s'installer au Canada. Depuis mon arrivée ici, j'ai eu de meilleures occasions d'étudier, de travailler et d'avoir des bons amis.

Marline : Awhhh. *[ricannements]*

Mohamad : Marline, pourquoi as-tu immigré au Canada ?

Marline : Ma famille et moi on a immigré au Canada parce que c'est un long processus. Le lendemain ma mère était heureuse. Je ne savais pas pourquoi elle était heureuse. Elle était si heureuse parce qu'elle était immigrante, pas seulement pour les États-Unis ou le Canada, parce qu'on ne le savait pas encore, mais ils demandaient à ma famille, vous voulez rester ici ou aller dans votre pays ? Mais, par la grâce de Dieu, ma mère dit : « Elle ne veut pas aller dans son pays. Elle veut rester là »"

Alors, tout le monde a dit : « Tu as trois enfants et il n'y a personne avec toi. Personne ne t'aide. Pourquoi ne pas juste prendre l'argent ? » Et ma mère savait que l'argent finirait et qu'il n'en résulterait rien, alors elle savait qu'il fallait faire quelque chose. Et elle savait qu'on aurait une meilleure éducation, c'est pourquoi elle n'a pas pris l'argent et elle était là jusqu'à ce qu'à la grâce à Dieu, on choisisse de venir au Canada.

Et quand je suis arrivée ici, j'étais si heureuse. Et si malheureuse parce que mon amie et mon pays me manquent et aussi je suis heureuse, quelque chose de bien va arriver ici et ce sera de meilleures choses dans la vie. Ouais.

Qu'est-ce qui vous manque de votre pays natal ?

Mohamad : Qu'est-ce qui me manque de mon pays natal ? Mon ami me manque. J'avais beaucoup d'amis en Syrie et ils me manquent. Et la nourriture me manque, la nourriture, oui. Dans notre pays, la nourriture goûte différent et ma maison en Syrie, ma maison en Syrie me manque.

Marline : Ce qui m'a le plus manqué de mon pays natal, c'est la cuisine libérienne. C'est tellement classique. La nourriture est si délicieuse et je ne la trouve même pas ici.

Mohamad, comment t'es-tu senti à ton arrivée au Canada ?

Mohamad : C'était tellement difficile quand je suis arrivé au Canada. Par exemple, je ne parlais pas anglais et je ne connaissais pas grand-chose du Canada. J'arrive et je n'étais pas prêt pour ça. Je ne sais pas, mais c'était si dur. Je me souviens encore quand je ne parlais pas la langue et tout était bizarre. Marline, qu'as-tu ressenti à ton arrivée au Canada ?

Marline : J'étais heureuse. En même temps, triste. Parce que j'ai laissé tellement de choses derrière moi. J'étais tellement surprise qu'on venait au Canada et quand j'étais dans l'avion, c'était comme un miracle. Et quand je suis arrivée ici, j'étais tellement contente, ils nous ont servi de la nourriture et puis les restes, ils les ont mis à la poubelle et j'ai été tellement surprise pourquoi ils ont mis la nourriture à la poubelle ? Ils devaient les garder pour le lendemain matin, mais vous savez, ils ne gardent pas les restes de nourriture. Bonke, qu'as-tu ressenti à ton arrivé au Canada?

Bonke : J'étais si heureux. J'étais surpris comme je ne savais pas que j'étais supposé venir au Canada, alors j'étais heureux de ça.

Tous : Une de plus, une de plus, une de plus.

Mohamad : Une question.

Marline : D'accord. Je vais choisir la question d'Angel. Angel, as-tu un équilibre entre ta culture d'origine et ta nouvelle culture ?

Angel : Oui, parce que chez-nous, mon beau-père était Canadien et ma mère était Philippine, ainsi, les cultures d'un Canadien et d'une Philippine sont mélangées ensemble. Mon père nous

apprend ses traditions et ma mère lui apprend les traditions des Philippins. Par exemple, manger du riz juste comme ça tous les jours et parfois, on faisait ... juste des patates et quelque chose comme ça. Ouais, c'est ça.

Rose-Eva (hôte) : Vous venez d'entendre les étudiants de l'école secondaire McNally. Un grand merci d'avoir partagé vos histoires avec nous.

On va maintenant écouter le groupe de jeunes nouveaux arrivants, le Sky Club. Pour nous en dire plus, on a avec nous des jeunes qui participent régulièrement au programme. Ils vont se présenter et nous dire ce qui distingue le plus le groupe de jeunes.

Ils parlent également de la séance de narration d'histoire qui a été organisée par le Centre for Race and Culture. Un artiste du Spoken Word, Brandon Wint, qui vient animer une séance avec les jeunes afin d'explorer leur propre relation aux thèmes de l'identité, de la migration et de l'appartenance. Voici ce que les jeunes avaient à dire.

Hanifa : Salut. Je m'appelle Hanifa -----J'ai 18 ans. Je suis présentement étudiante et je vais au Sky Club.

Aysha : Salut. Je m'appelle Aisha. J'ai 16 ans. Je viens du Botswana. Je vais au Sky Club. Et oui, je vis à Edmonton.

Lorit : Je m'appelle Lorit ----. J'ai 18 ans. Je suis en 12e année. J'ai vécu à Edmonton toute ma vie mais je viens d'Ottawa, Jeu de l'Ontario.

Juan : Bonjour. Je m'appelle Juan et j'ai 17 ans. Je fréquente le Sky Club depuis plus de 10 ans maintenant.

Emmanuel : Bonjour. Je m'appelle Emmanuel. Probablement le dernier venu de ce groupe en ce moment. Et j'ai vraiment hâte de faire partie de cette dynamique interne. C'est vraiment intéressant. J'en ai une bonne impression. Ils comprennent vraiment la culture soudanaise ici. (Parle soudanais)

Juru : Je ne sais pas comment je vais faire mieux après ça, mais je m'appelle Juru et j'ai 17 ans. Je fréquente le Sky Club depuis plus de 10 ans.

Juan : C'est Juan qui parle et pour que tout le monde le sache, j'ai une jumelle qui s'appelle Juru et on sonne, on est identiques de toute évidence. On a la même sonorité.

Voix : Juste pour que vous sachiez

Juru : C'est Juru et -

Juan : C'est Juan.

Sarah : Salut. Je m'appelle Sarah. J'ai 17 ans. Je suis née à Terre-Neuve, mais j'ai déménagé à Edmonton quand j'étais plus jeune. Je fréquente le Sky Club depuis qu'il a été créé. Je me souviens de l'époque où on avait une camionnette, c'était essentiellement une camionnette de garderie. C'était énorme et il rentrait comme 25 enfants dans la voiture.

Oui, tout ce dont je me souviens, c'est de nager beaucoup, patiner beaucoup et être forcée de faire des devoirs de mathématiques, comme constamment, comme des devoirs de mathématiques, qui avaient comme trois années d'avance sur moi. Et oui, c'est tout ce dont je me souviens vraiment.

Je me souviens d'avoir vu beaucoup d'enfants et tu sais, le samedi était tellement amusant. Il y avait toujours quelque chose à faire. On pouvait toujours voir nos amis, comme les gens qu'on ne voit pas en dehors du club, tu sais.

Emmanuel : Oui, certains de mes premiers souvenirs ont définitivement beaucoup de natation, beaucoup de discussions, d'arguments, et en fait, juste du temps passé ensemble, tous les samedis, passer du temps avec mes amis les plus proches que j'ai rencontrés ici au Sky Club.

J : Je me souviens d'avoir vu mes frères aînés aller au Sky Club parce que je n'étais pas assez vieille. Mais une fois assez vieille je suis venue, j'ai rencontré beaucoup de nouvelles personnes et je me suis fait beaucoup d'amis. Ouais.

Lorit : Oui, je me souviens comme, j'attendais les samedis pour venir rejoindre mes amis et que c'était un bon moyen de communiquer avec des gens qu'on ne voit pas d'habitude. Et de commencer jeune à établir des relations au sein de la communauté, ce qui à mon avis, est vital.

Aysha : C'est encore nouveau pour moi. Je suis ici depuis deux ans, mais je me souviens, la première fois, j'avais vraiment peur de parler au monde, alors je suis restée toute seule. Mais j'ai été présenté à mon groupe d'amis, tu sais. Présentement, je ne me verrais pas ne pas venir ici eux ou faire ma vie sans eux.

Voix : Awhhh.

Aysha : Mais j'ai beaucoup aimé que lorsque je suis arrivée, c'était un environnement très accueillant et cela m'a permis de sortir de mon cocon, je pouvais parler à tout le monde.

Hanifa : Je suis ici depuis comme, en 8e année. J'étais vraiment réservée alors pour parler aux autres, j'ai utilisé mes devoirs. J'ai eu de l'aide avec ce genre de choses, et finalement, j'ai commencé à parler avec des filles super, Juru, Juan, Lorit, en faisant mon chemin, je me faisais de nouveaux amis. Et oui, on faisait des sorties éducatives, on allait au gymnase, on allait nager, on allait patiner, c'était des activités amusantes.

Juru : On a eu une session avec Brandon, qui est un poète. La séance était vraiment amusante car je n'avais jamais fait de poésie auparavant. C'est Juru qui vous parle en ce moment. Mais je n'ai jamais fait de poésie. C'est la première fois que j'écrivais et je ne sais pas si je me sens si confiante après avoir récité mes petits poèmes ? C'était mignon.

Juan : C'est Juan qui vous parle. C'était cool d'être en contact avec un autre poète, surtout parce qu'il s'est construit une plateforme et j'ai appris plus de techniques d'écriture durant la session avec lui et c'était amusant.

Juru : Il est venu et on... il a commencé à nous donner des exercices où on choisissait des mots qui avaient une certaine image, un certain sentiment ou une certaine émotion à voir avec, et ensuite on s'est basés sur ce mot pour écrire un poème. C'était mon premier poème, mais j'ai écrit un poème qui a vraiment changé ma façon de voir la vie, qui m'a un peu changée. J'ai fait une réalisation importante après avoir écrit ce poème, en fait, en écrivant le poème. Au début je ne savais pas sur quoi écrire, alors je me suis demandé ce qui est vraiment important pour moi, et j'étais comme, c'est ma mère. Et l'expérience de la rencontrer à nouveau après trois ans a été très importante pour moi. Et c'est comme revivre tout ça. C'est comme si j'avais envie de retourner à cet endroit et y vivre pour toujours. Tu sais, ça me faisait plaisir de l'avoir. Ça m'a permis de continuer à l'apprécier.

Rose-Eva (hôte) : Vous venez d'entendre des jeunes du Sky Club. Vous entendrez ensuite un entretien enregistré avec certains des jeunes que vous venez d'entendre. J'avais déjà rencontré le groupe et on a eu des séances sur la façon d'utiliser l'équipement d'enregistrement et discuté des sujets qu'ils aimeraient aborder. Ensuite, les jeunes ont proposé leurs propres sujets et les questions pour l'entretien suivant. Vous entendrez la première partie de leur entretien sur cet épisode du podcast et la deuxième partie sur le prochain épisode. Voici ce que Juan, Juru, Hanifa et Sarah avaient à dire sur les différences entre leur culture d'origine et la culture canadienne.

Juan : Salut. Je m'appelle Juan ---.

Hanifa : Salut. Je m'appelle Hanifa ---.

Sarah : Bonjour. Je m'appelle Sarah ---.

Juru : Hey. Je m'appelle Juru... On est en fait ici pour discuter de l'identité. Alors, restez à l'écoute. Avez-vous de la difficulté à garder un équilibre entre votre culture canadienne et votre culture d'origine?

J : Je devrais dire non parce que je ne me considère pas vraiment comme une Canadienne bien que je sois née et que j'ai grandi à Edmonton. Je me suis toujours affirmée comme Soudanaise parce que c'est la culture avec laquelle j'ai grandi. Je n'ai jamais vraiment... je n'ai jamais vraiment voulu dire, en fait, l'appartenance est quelque chose qui a toujours été un défi pour moi.

H : Je pense que oui, ouais. Quand tu viens d'un pays différent, tu n'as pas l'habitude des coutumes d'ici. Comme, tu es habitué à la façon dont c'est à la maison et tu fais comme tout le monde. Quand tu apportes la culture canadienne chez-toi, peu importe d'où tu viens, tu la mélange avec ta culture et c'est très déroutant parce que tu ne sais pas comment l'expliquer à ses parents, comme, c'est ce qui se passe ici mais en même temps, quand tu entre dans cette maison, tu oublies ça car tu es à la maison.

S : Oui, je dirais que j'ai aussi de la difficulté. Plus autant qu'avant je crois, parce que quand j'étais plus jeune, je pensais que je pouvais m'adapter au moule et être une Canadienne, mais la couleur de ma peau m'a arrêté.

Ouais. Comme, par exemple, ma mère me cuisinait de la nourriture africaine pour apporter à l'école et je ne voulais pas la sortir et la manger parce que d'autres personnes allaient manger comme... Que mangent les Canadiens ? Des hamburgers, des hot-dogs, comme un Snackable, et ma mère m'avait cuisiné ce repas africain et j'avais l'impression de détonner. Alors avant, je voulais vraiment rentrer dedans, m'adapter au moule. Mais maintenant, je me rends compte que ce n'est pas seulement la culture africaine. Il y a tellement de cultures ici au Canada qui font ce qu'est le Canada, alors je pense que j'ai un meilleur équilibre qu'avant, c'est ce que j'essaie de dire.

J : Pour moi, j'ai l'impression ne pas savoir que c'est difficile, parce que dans un sens, je suis née ici, au Canada et je ne suis jamais allé chez moi, mon vrai chez moi, dans le Soudan du Sud, donc je crois... Je n'ai pas vraiment d'équilibre. J'ai l'impression que mon identité canadienne surpasse ma vraie identité uniquement parce que j'ai l'impression qu'avec ma vraie identité, comme, j'appartiens à cette communauté, mais en même temps, en tant que Soudanaise, ou simplement une immigrante au Canada à l'intérieur de ma propre culture. C'est comme, regardez cette Canadienne. Ou bien, vous, les Canadiens, vous ne connaissez rien à propos de vos vraies cultures, vous savez.

Donc, d'une certaine façon, on m'évite ou on me fuit. Je sais qu'à la maison, les gens diraient « Ohhhhh, (langue soudanaise) Canada », ce qui veut dire « gens du Canada », ou ils sépareront les deux des Soudanais du Sud avec les gens qui ont vécu les luttes, la souffrance et la douleur que vous connaissez, essentiellement, les gens qui se sont enfuis. Donc, c'est comme ça être Canadienne pour moi, ou être... En bref, c'est une loyauté contradictoire.

J : À la maison, ma mère cuisine son asida et son mollah qui sont des aliments africains mais j'ai tendance à préférer la nourriture canadienne. Comme si McDonald est plus, vous savez, de la nourriture de l'occident. Elle cuisinera quelque chose et je dirai : « Je veux de la pizza. » [Rires] Elle le mangera toute seule et elle ne se plaindra pas vraiment.

Des voix : C'est tellement triste. Oh, mon Dieu.

J : Je sais. Ouais, je n'avais pas vraiment réalisé à quel point c'était lamentable jusqu'à ce que [rires] -

Des voix : Plutôt lamentable, non ? [rires]

J : C'est vrai. Plutôt lamentable. Ouais. Donc, je suppose que, d'une certaine façon, je me sens plus Canadienne, ou comme, pas, car on me rappelle constamment que je ne suis pas Canadienne, alors c'est comme si je ne savais pas. Vous tous, où est ma place ?

J : Je crois que le conflit qui existe entre le fait d'être une minorité au Canada et le fait d'être une Canadienne est difficile à résoudre quand les gens ne te voient pas comme une Canadienne.

Ils assument immédiatement que tu n'es pas d'ici, même si tu es née, tu as été élevée et que tu vis au Canada.

H : Je pense que parfois, c'est comme si j'ai parfois l'impression de ne pas m'intégrer. Parfois, on vient pour des choses communautaires, on s'assoit et certains des enfants avec qui j'ai grandi parlent leur langue et je me sens un peu mal à l'aise. Je comprends ce qu'ils veulent dire, mais je ne peux pas le parler et je me sens un peu mal à l'aise, je suis juste assise là. Et comme quand... comme lorsque j'ai rencontré pour la première fois une nouvelle amie de ma mère, et elles se disaient : « Oh, c'est ta fille. Est-ce qu'elle parle la langue? Non, elle comprend mais elle ne la parle pas » « Ahhhh, alors c'est ce genre d'enfant là. ». Comme, elle a été ici toute sa vie. Elles pensent que je ne suis pas née en Ouganda, même si je l'étais, mais ça fait longtemps que je suis partie.

J'ai aussi l'impression que si je rentrais chez moi, il y aurait une barrière entre moi et ma famille là-bas. Je me sentais un peu exclue d'une certaine façon parce que tous mes cousins et cousines, mes tantes, mes oncles, ils y ont grandi et y sont restés toute leur vie. Alors si j'y allais et je n'y suis pas allé depuis très longtemps, j'aurais l'impression d'être laissée de côté. Je ne saurais pas quoi dire. Je ne saurais pas quoi faire. Je serais probablement très réservée. Peut-être qu'ils se moqueraient un peu de moi, du genre « Oh, mon Dieu, c'est une Canadienne », alors j'ai l'impression qu'il y aurait une énorme barrière entre nous.

J : Donc, pour en revenir à la question, avez-vous de la difficulté à trouver un équilibre entre votre culture canadienne et votre culture d'origine ? Voici les Chroniques 101 avec Juru ----. Oui, à vivre au Canada avec autant de famille autour de moi qui sont nés et ont grandi au Soudan du Sud, qui était appelé avant Soudan ou Khartoum, ou ailleurs.

J : Je comprends Sarah d'amener de la nourriture-maison, comme de la nourriture soudanaise et d'être gênée de la sortir. Je me souviens d'un jour à au premier cycle du secondaire où ma mère m'a fait du mollah. Je l'ai sorti et quelqu'un, cette fille, a fait une grimace et demandé : « C'est quoi ça ? Ça sent bizarre » comme si ça sentait bizarre. « Qu'est-ce que tu manges ? » Après ça, je me suis dit : « Tu sais quoi ? Je ne vais pas faire ça en public. » Parce que je ne veux pas expliquer aux gens ce que je mange et je ne veux pas être jugée. Je préfère mettre cette culture que je suis derrière moi quand je suis dans le monde réel. Quand je suis dans ma maison ou dans mon propre espace, je vais la faire ressortir.

H : A propos de la nourriture aussi, ouais, à 100%. En grandissant comme quand il s'agissait de restauration rapide et des choses de ce genre, on était en quelque sorte restreint. Parce que mon père, voulait vraiment qu'on garde notre culture, alors on devait aller chercher notre propre nourriture. Il ne prenait pas de nourriture de différentes cultures, il ne voulait pas qu'on prenne de McDonald's, de Wendy's, et tout ça. Il ne voulait pas qu'on aime être comme tout le monde. Il voulait juste qu'on reste nous-même en fin de compte. Mais je me sentais un peu à l'écart quand j'apportais des repas cuisinés de la maison et des trucs comme ça. Je veux dire, je le mangeais quand même parce que, c'est ma nourriture, qu'est-ce que tu vas faire! D'accord, tu vas me chercher à manger? Soudanais ?

Je vais quand même le manger, même si des enfants me regardent et me disent : « Oh, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle mange ? Ça sent bizarre. » Blah blah blah et tout ce genre de choses et je me sens juste un peu mal à l'aise d'une certaine façon et comme parfois je me sens comme, je ne veux juste plus manger. Et j'ai passé toute ma 8e année à ne pas manger la nourriture de ma mère. C'est un fait. Toute la 8e année. Je ne voulais pas la manger. Comme tous les... ouais, donc le premier cycle du secondaire. Donc, je mangeais tout ce qu'elle m'apportait à la maison si c'était de la restauration rapide, je l'apportais à l'école, quelque chose comme de la pizza, c'est le genre de choses que j'apportais. J'ai juste refusé d'apporter quoi que ce soit comme du riz, du manioc ou comme des haricots et des trucs comme ça, j'ai juste refusé de les apporter. Toute la 8e année. À cause de l'environnement dans lequel j'étais. Il y avait aussi d'autres gens d'ailleurs dans l'école et je pensais qu'on pourrait se comprendre à un autre niveau, mais je suppose qu'ils se sont habitués à la culture canadienne et me considéraient exclusive, de sorte que si quelqu'un apportait quelque chose de différent, ils disaient « Oh, mon Dieu. Qu'est-ce que c'est ? » un truc du genre. C'était donc ça, le premier cycle du secondaire.

S : J'ai l'impression que ça va dans les deux sens aussi, parce que si j'allais à une réception soudanaise et que je mangeais un hamburger ou quelque chose comme ça, on me criait après. Comme s'ils disaient « Qu'est-ce que tu manges ? N'embrasses-tu pas votre culture ? Où est le moolah ? Où est l'Asida, où est l'Injera ? ». Comme s'ils devenaient fous. Comme si on te rejette des deux côtés et il est difficile de trouver un équilibre, en fin de compte, pour être honnête, tu manges juste ce que tu veux.

J : En conclusion, on est des immigrants de première génération, alors nos parents ne comprennent pas ce qu'on vit vraiment avec ces loyautés contradictoires à l'intérieur et à l'extérieur de notre foyer. On essaie de garder un équilibre et... dans un sens, de les aider à comprendre. Et voilà, c'est ça. Je laisse tomber le micro.

Rose-Eva : SVP non...

Rose-Eva: Et c'est tout pour cet épisode du podcast Unheard Youth intitulé « Équilibrer les cultures et autres conversations avec des jeunes à Edmonton »

Nous voulons aussi remercier nos amis et partenaires à CJSR 88.5 FM et la Edmonton Community Foundation. Ce projet a été possible grâce au gouvernement du Canada. Merci à Chivengi qui nous a procuré la musique pour le podcast. Assurez-vous de nous visiter sur les médias sociaux. Vous pouvez nous joindre sur Facebook, Instagram, et Twitter à Unheard Youth Voices. Cet épisode a été produit par moi, Rose-Eva Forgues-Jenkins. Nous avons produit cette présentation au Centre for Race and Culture à Edmonton, Alberta, Amiskwaciwaskahikan. Le Centre for Race and Culture reconnaît que nous sommes situés sur le Territoire du Traité six, patrie traditionnelle de plusieurs peuples autochtones, incluant les Nêhiyaw, Sauleaux, Niitsitapi, Metis, Denes, Ojibway, et Nakota. Nous portons respect à nos aînés du passé et du présent qui sont chez eux sur cette terre. Avec cette reconnaissance, nous nous rappelons des responsabilités que nous avons en tant que peuple de traité, de partager l'histoire coloniale, d'écouter les histoires que le peuple autochtone nous raconte concernant les

inégalités qu'ils vivent encore aujourd'hui et de nous réengager à travailler ensemble vers un futur juste.